

La fille bien gardée

Comédie-vaudeville
d'Eugène Labiche et Marc-Michel

Mise en scène : **Michel Raskine**
Décor : **Antoine Dervaux**
Costumes : **Odile Voyer**
Collaboration musicale : **Virginie Michaud**
Lumières : **Frédéric Gourdin**
Son : **Didier Torz**
Coiffures et maquillages : **Sylvie Vanhelle**
Assistante à la mise en scène : **Vérène Corcos**

avec

Saint Germain, chasseur de la baronne : **Luc-Antoine Diquero**
Rocambo, carabinier : **Arno Feffer**
La Baronne de Flasquemont : **Marieff Guittier**
Berthe, sa fille (sept ans) : **Jean-François Lapalus**
La dame au violon : **Virginie Michaud**
Marie, femme de chambre : **Marie-Christine Orry**

A Paris, dans l'hôtel de la baronne.

Une production de (La Métaphore), Théâtre National Lille Tourcoing
Région Nord/Pas-de-Calais
Le Bateau Feu / Scène Nationale Dunkerque.

Création à Dunkerque le 11 mars 1994

L'Enfant et les sortilèges

C'est l'été. La nuit est douce et chaude. Dehors, là, tout près, sous la fenêtre. la musique joue polkas et quadrilles et tous rêvent d'aller au bal. Maman est sortie et Berthe ne dort pas.

La nuit, les petites filles intelligentes et drôles, parfois, ont peur du noir. C'est que les nains et les fées des livres d'images leur soufflent à l'oreille désirs et folies. Et les petites filles, alors, croient aux sortilèges.

Une nuit de 1850, entre kirsch et cigare, égarée sans papa dans le monde des grands, une demoiselle de sept ans verra s'envoler à tout jamais son enfance et son ange gardien. Au petit matin, malgré la pluie d'été qui lave les visages et apaise les coeurs, maman lointaine, domestiques effarés ou cyniques. militaire éméché et enfant meurtrie, tous appelleront, épuisés, le sommeil.

Ainsi s'achèvera, contée par Eugène Labiche, la brève et pitoyable aventure de Berthe-au-pays-des-malheurs, fille bien gardée.

Michel Raskine

La fille bien gardée

Cette comédie-vaudeville en un acte de la collaboration Labiche-Marc-Michel fut créée au Théâtre du Palais-Royal le 6 septembre 1850.

Le titre, les spectateurs d'alors pouvaient y prendre garde, vient d'une petite pièce des Favart, **La fille mal gardée** ou **Le pédant amoureux**, parodie de **La provençale** de Lafont.

La pièce des Favart est de 1758. Le charme de leur théâtre (particulièrement de celui de Favart, plus riche que celui de sa femme) l'apparente à celui de Marivaux. Labiche ne lui doit rien, que l'idée d'un titre, par contraste.

La fille bien gardée marquait les débuts au Palais-Royal d'une actrice de sept ans, Céline Montaland. Née à Gand, en Belgique, le 10 avril 1843, elle était la fille d'un couple de comédiens et la légende dit même qu'elle vit le jour dans la loge de ses parents. Elle fut, très tôt, employée au théâtre pour les petits rôles d'enfant; on la vit ainsi dans **Gabrielle** d'Emile Augier (Comédie-Française, 15 décembre 1849). Son succès dans **La fille bien gardée** incita Labiche et ses collaborateurs à écrire pour elle toute une série de petites comédies : **Un bal en robe de chambre**, **Mam'zelle fait ses dents**. Elle parut aussi dans **Maman Sabouleux**, ainsi que dans les pièces auxquelles Labiche n'eut aucune part mais qui, comme celles de notre auteur, avaient été composées pour mettre en valeur le talent de l'actrice prodige. Celle-ci grandit sans perdre son talent, au contraire. Elle fournit une brève carrière, bien remplie pourtant. De 1850 à sa mort (1891), outre de nombreuses tournées (province, Russie, Amérique) elle se produisit à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase, au Châtelet, aux Nouveautés, à l'Odéon.

En 1884, elle entra comme pensionnaire à la Comédie-Française et fut nommée sociétaire en 1888.

Gilbert Sigaux

Extrait des "Oeuvres complètes de Labiche" - Club de l'Honnête Homme - 1967

Michel Raskine

Il a joué avec Bob Wilson. **Le regard du sourd**, Karge et Langhoff, **Le commerce de pain**, Roger Planchon, **Le Tartuffe**, A.A. Théâtres d'Arthur Adamov, **Folies bourgeoises** et **Antoine et Cléopâtre**, Petrika Ionesco, **L'Enfance de Vladimir Kobalt**, Antoine Bourseiller, **Sans titre**, André Ligeon-Ligeonnet, Michel Berto, Jean-Marie Winling, André Serré, Agathe Alexis et Alain Alexis Barsacq, Jean-Christian Grinevald...

De 1973 à 1978, il est assistant de Roger Planchon.

En 1982, il rejoint l'équipe des comédiens de La Salamandre :

Les Bas-Fonds, **Une station-service** et **Les Crachats de la lune**, par Gildas Bourdet, **Casimir et Caroline**, par Hans Peter Cloos et **Cacodémon Roi**, par Alain Milianti.

A partir de 1987, il joue avec Lucian Pintilié, **Ce soir on improvise**, René Loyon. **Vêtir ceux qui sont nus** et **Cent millions qui tombent**. Anne Alvaro, **Le Journal de Janos**, Gilles Chavassieux, **Bouvard et Pécuchet**, Joël Jouanneau, **Les Enfants Tanner** et **Le marin perdu en mer** et Jos Verbist et Herman Gilis. **Visages connus, sentiments mêlés** de Botho Strauss.

Ses mises en scène :

Octobre 1984

Max Gericke ou Pareille au même de Manfred Karge

Novembre 1989

Kiki l'Indien, comédie alpine de Joël Jouanneau

Mars 1991

Huis Clos de Jean-Paul Sartre

Mars 1993

L'Epidémie et **Un rat qui passe** d'Agota Kristof

THÉÂTRE

KRISTOF, SARTRE, LABICHE PAR UN NOUVEAU METTEUR EN SCÈNE

RASKINE

LES YEUX OUVERTS

Le Théâtre de la Ville présente au Théâtre Paris-Villette, du 9 novembre au 4 décembre, «*l'Épidémie*» et «*Un rat qui passe*», deux pièces écrites en français par la Hongroise Agota Kristof, créées au Théâtre de Caen au printemps dernier («*le Monde*» du 29 mars 1993). Au début de 1994, l'Athénée présentera «*Huis clos*» de Jean-Paul Sartre, créé à Lille il y a deux ans («*le Monde*» du 29 mars 1991). Ces deux spectacles ont en commun leur metteur en scène, Michel Raskine, qui s'apprête à diriger à Dunkerque, en 1994, «*la Fille mal gardée*», de Labiche. Il raconte son parcours.

MICHEL RASKINE a été acteur et assistant de Roger Planchon au TNP d'Albi pendant une année. Ensuite, il a fait partie de la Salamandre, centre dramatique du Nord-Pas-de-Calais, dirigé par Gildas Bourdet. Il y a fait sa première mise en scène : *Max Gericke*, fable brechtienne de Manfred Karge, où Marieï Guittier, seule en scène, donnait avec force toute l'humanité, la dignité bafouée d'une femme obligée de prendre l'identité de son mari pour travailler. Ensuite, il a monté une pièce de Joël Jouanneau, *Kiki l'Indien*. Qu'y a-t-il de commun entre tous ces auteurs ? Pas grand-chose, si ce n'est peut-être une certaine vision de l'enfer, un goût pour les situations cauchemardesques, y compris chez Labiche, même s'il tourne l'apocalypse en vaudeville. Michel Raskine nous explique les raisons de ces choix :

«*Je ne lis pas beaucoup de pièces de théâtre car, bizarrement, j'ai du mal à le faire, comme n'importe quel lecteur non professionnel. Les grands classiques m'impressionnent. Je tremble d'émotion devant Molière et Shakespeare, mais je me sens loin. A vrai dire, je n'avais jamais pensé monter Sartre, et encore moins Labiche. J'ai appris qu'Agota Kristof avait écrit pour le théâtre en lisant un article de Nicole Zand dans le Monde... Je ne pense pas «*auteur*». Je lis un texte et un détail m'accroche. Je m'étais arrêté sur *Huis clos* parce que je cherchais une pièce à quatre personnages – pour ma deuxième mise en scène, je ne pouvais pas espérer une plus grosse production. J'ai été frappé par une réplique d'Inès : «*Devant moi, vous ne... Vous ne pouvez pas...*» Je me suis dit : voilà une lesbienne, ce qui n'est déjà pas courant au théâtre. Elle veut séduire une femme qui lui résiste, et qui fait quelque chose. Quoi ? Que peut voir*

Inès de si extravagant, de si déchirant ? Quelque chose de tout à fait... La sexualité scandaleuse.

«*J'ai donc eu la certitude que *Huis clos* n'était pas un «*machin philosophique*» vieillot. Je n'ai pas eu envie de me demander si la pièce était un chef-d'œuvre, ça ne m'intéressait pas. Je la connaissais, bien entendu, mais je n'avais vu aucune des mises en scène. J'imaginais un pamphlet philosophico-mélo, et voilà que je découvre une réelle violence, une dérision beckettienne. C'est vrai, la pièce commence par «*Alors voilà, c'est comme ça, comme ça...*» Ce pourrait être Fin de partie. Quand Estelle dit à Garcin : «*J'aime tes cheveux*», si j'oublie tout ce que je sais sur Sartre, je me demande si cet homme a réellement des cheveux magnifiques ou si elle fait de l'ironie, ou encore si elle est troublée par autre chose...*

«*J'ai aussi remarqué des détails étranges chez Agota Kristof, presque trop directement. J'ai l'impression qu'en tant qu'auteur de théâtre, elle ne s'estime pas. Pas assez, c'est sa limite. Mais elle est d'une lucidité glaçante et donne de la vie et des gens une vérité terrible. La pièce de Labiche est aussi une découverte. Il a écrit *la Fille mal gardée* pour une gosse qui venait de rencontrer un succès énorme au théâtre. L'histoire est incroyable : une gamine dont la mère va au bal ne veut pas rester chez elle avec son baby-sitter, un valet qu'elle déteste. Elle se retrouve au Mabille, un endroit plutôt canaille, où elle se perd, revient chez elle en pleine nuit, ivre morte, à califourchon sur les épaules d'un soldat en chantant des chansons militaires...*

«*C'est bizarre, et louche. Je suis parti d'une phrase de la mère : «*Feu mon mari.*» En trois mots on apprend qu'elle est veuve, c'est-à-dire qu'elle a le droit d'aller au bal, et que la fillette est à la recherche d'un père. Je n'ai pas l'intention de tenir sur Labiche un discours social, encore moins raisonner sur la psycha-*

*nalyse avant l'heure, mais mine de rien, toute une suite de comportements découlent de ces trois mots : «*Feu mon mari.*»*

«*S'il existe un lien entre ces trois textes, il n'est que personnel. Chacun m'a offert l'occasion de faire tomber quelques clichés. Le glacis, le vernis, ce que l'on pourrait appeler la «*tradition*» – y compris dans les textes contemporains – pèse d'un poids énorme sur les gens de théâtre et, par voie de conséquence, sur les spectateurs. Je dois beaucoup à Roger Planchon. Je lui dois surtout d'avoir les yeux lavés de toute hiérarchie. Il m'a montré la manière dont on distingue un mot caché entre deux autres, et dont on tire le fil qui vous emmène à l'intérieur du texte.*

«*Tout ce qui m'accroche passe par le concret, par le physique. Je vais voir des spectacles de danse presque plus que ceux de théâtre pur. J'ai eu ma période Bèjart, puis le choc Ballotha ; je paie mon tribut à Pina Bausch ; j'ai connu Dominique Bagouet quand il a mis en scène Gérard Guillaumat au TNP. Il était pointilleux à l'extrême. Je suis assez maniaque, mais j'aime même de moi-même tout lisse, le tout fini, je n'aime pas. Je préfère quand ça gratte. *Huis clos* de beaucoup à Bagouet, une certaine façon de mettre en mouvement les corps sur le plateau. *L'Épidémie* est un ballet d'entrées et de sorties. Les chorégraphes ont plus de liberté que nous, ils nous indiquent des ouvertures ; ils manifestent dans l'invention une jubilation que nous avons tendance à oublier, mais, en contrepartie, la danse prend risque de la gratuité.*

«*La question du spectacle est terrible : on peut arriver à monter un spectacle à partir de l'annuaire du téléphone, et le public ne s'annuiera même pas. Le danger est là, pour nous tous. Soyons francs : si on n'est pas trop maniché, si on ne dort pas, si on va voir un peu ce qui se passe ailleurs, si on regarde, si on écoute, si on se tient au courant, au bout d'un moment, on peut faire une mise en scène on peut même «*avoir un style*». Là, je commence à trembler de peur. On se réfugie dans une sorte de langue de bois qui fait tout passer. L'entourage ne vous met plus en garde, et s'il le fait, vous ne voulez pas l'entendre. J'ai peur de cette surabondance de l'usage prématurée. J'essaie de m'en protéger en restant dans la marge : je n'ai pas de théâtre ni de compagnie. Bien entendu, je souhaiterais constituer une sorte de répertoire, avec une équipe de comédiens, de décorateurs, de costumiers, avec des gens réunis par affinités, capables de se quitter au moindre signe d'ennui. Pour l'instant, je suis simplement quelqu'un qui, de temps en temps, met en scène un spectacle.»*

Propos recueillis par
COLETTE GODARD

* *L'Épidémie* et *Un rat qui passe*, d'Agota Kristof. Avec Anne Alvaro, Marie-Christine Orry, Jean-François Lapalus, Christian Ruché... Théâtre de la Ville au Paris-Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. Métro : Porte-de-Pantin. Tél. : 42-74-22-77. Du 9 novembre au 4 décembre. Du mardi au samedi à 20 h 30. Dimanche à 15 heures. 90 F et 140 F.

« HUIS CLOS », à l'Athénée

L'enfer
de la chair

Presque deux ans après sa création au Centre dramatique national de Lille, un an après une tournée en France, *Huis clos*, pièce maîtresse de Jean-Paul Sartre mise en scène par Michel Raskine, a trouvé le toit parisien qu'elle méritait. Pour la radicalité de sa lecture d'abord : elle s'empare de la moindre cheville du texte pour donner à ce classique une violence très contemporaine, celle d'un trio déchiré par la vie et réuni par la mort. Un condensé de fait divers.

Car Jean-Paul Sartre a décrit sans ambiguïté les acteurs de son drame philosophique : Inès Serrano (Marie-Guittier), postière lesbienne morte dans les bras de sa compagne après que celle-ci eut ouvert un robinet de gaz ; Estelle Rigault (Marie-Christine Orry), victime d'une pneumonie après avoir tué son enfant illégitime ; Joseph Garcin (Christian Drillaud), journaliste déserteur et pour cette raison fusillé. Cette réalité aussi dure que concrète, Michel Raskine a choisi de s'y colleter sans fausse pudeur ni bigoterie. L'auteur a concédé à ses fantômes un corps et la volonté de bien servir. Ce *Huis clos* est donc le champ d'affrontements d'une sensualité jamais montrée en scène. Ces débordements, ces palpitations inquiètes éclairent de manière surprenante le propos premier de la pièce, « l'être pour autrui, l'être par autrui », si souvent commenté par les exégètes, les critiques et les professeurs de français.

Si l'on se réjouit de la présentation de *Huis clos* à l'Athénée, c'est aussi pour la qualité de l'équipe artistique que Michel Raskine a réunie autour de lui. Décors, costumes, sons accompagnent sans faiblir des interprètes qui se sont prêtés à ce jeu avec une exceptionnelle générosité. Parmi eux, Marie-Christine Orry : formée au théâtre par Jérôme Deschamps, Antoine Vitez, Georges Aperghis, elle manifeste cette vague inquiétude qui élève une comédienne étonnamment drôle au rang d'actrice de premier plan.

O. S.

► Théâtre de l'Athénée, 24, rue Caumartin, Paris (9^e), métro Havre-Caumartin. Tél. : 47-42-67-27. Le mardi à 19 heures. Du mercredi au samedi à 20 h 30. Dimanche à 18 heures. De 90 F à 140 F. Jusqu'au 6 février.



A gauche, M.-Christine Orry ; à droite, Marie-Guittier.

Rencontre avec Marie-Christine Orry

« Rien n'est gagné tant qu'on n'a pas joué »

Marie-Christine Orry a failli ne jamais faire de théâtre. Les cours qu'elle a suivis au conservatoire de Saint-Maur-des-Fossés lui ont fait rater une première fois son bac. Ennuieux. Et puis elle voulait devenir peintre ou décoratrice. Elle entre aux Beaux-Arts, mais ne supporte pas l'école. Des professeurs lui ont alors conseillé les cours de théâtre d'Antoine Vitez à Ivry.

« J'avais 24 ans, je ne connaissais rien au théâtre. Mes profs m'ont poussée vers Vitez, Vitez m'a poussée vers le théâtre. Je suis allée à Chaillot pour la première fois. J'ai pris un abonnement et j'ai coché Jérôme Deschamps et Aperghis, au hasard. » Un hasard qui se transformera en collaboration avec deux artistes considérés à l'époque comme en marge, Marie-Christine Orry sera l'une des interprètes de la *Veillée*, le spectacle qui a propulsé les « Deschiens » sur le devant des scènes, et la seule actrice de la troupe de musiciens réunie par Georges Aperghis pour ses premières *Énumérations*.

Elle aura auparavant fait ses classes. A Ivry puis à Chaillot, quand Vitez en aura pris la direction, mais aussi à la télévision. « Pendant une saison, j'ai fait une émission de sketches, le Grand Ring dingue... C'était terrifiant : si le public nous trouvait mauvais, il pouvait nous balancer des éponges mouillées, mais j'ai beaucoup appris. On mar-

chait sur la fraîcheur, des rêves de gamin. A la télé, personne ne savait que j'étais à Chaillot ; à Chaillot, personne ne savait que je travaillais à la télé. J'aime ce côté secret, être là où les gens ne peuvent pas soupçonner. »

Quelques cours ne suffisent pas pour entrer dans la carrière. « J'avais une espèce de truc, mais j'étais plutôt empotée. Et ce qu'on appelait mon emploi, Toïnette pour résumer, ne me plaisait pas. Dans une école, on m'apprendrait la tragédie. » Elle se présente un peu partout, « rate beaucoup, beaucoup de concours » puis réussit celui de l'école du Théâtre national de Strasbourg, « l'autre Conservatoire ». En présentant une scène de boulevard, extraite de *Madame Sans-Gêne*, de Sardou, puis un air de Polly de l'*Opéra de quat'sous*. Elle y restera trois ans, « ça a été d'être appelée par Deschamps. » « Je suis allée le voir, à la fin d'une représentation des Blouses à la Bastille. Lui cherchait mon numéro de téléphone depuis quelques jours... »

La *Veillée* sera son apprentissage du public : longue série de représentations, huit cents spectateurs chaque soir. Lors d'une étape de la tournée de la *Veillée*, à Villeurbanne, elle rencontre Michel Raskine. Sa première mise en scène, *Max Gericke*, de Manfred Karge, monologue interprété par Marie-Guittier (partenaire de Marie-Christine Orry dans *Huis clos*), partage

l'affiche du TNP avec la pièce de Deschamps. « On s'est vus de temps en temps au théâtre, puis à Paris. On est allés à la piscine, on a fait des trucs comme ça et il m'a proposé de jouer Estelle. »

Marie-Christine Orry n'avait jamais lu *Huis clos*. « Je correspondais au rôle défini par Michel : une Parisienne, une fille qui joue beaucoup de ses sens, avec des bras, des jambes, un corps, une femme de chair et de sensualité, une femme qui sent les odeurs, voit les couleurs, entend les cris ». Elle découvre une nouvelle manière de travailler, un metteur en scène qui a déjà dessiné l'essentiel du spectacle. « Je suis entrée directement dans ses propositions, presque comme une aveugle qui se laisse guider. J'ai lu le texte dans le sens qu'il m'avait indiqué. Avec d'autres metteurs en scène, on découvre certains passages du texte au bout de plusieurs semaines de répétitions. Avec Michel Raskine, on étudie tout ce qui peut servir d'appui pour le jeu. Dès que ça part dans la psychologie, on évacue. »

Deux ans après la découverte de *Huis clos*, Marie-Christine Orry retrouve Estelle. Joie immense ? Elle est simplement « contente, je ne suis pas quelqu'un d'enthousiaste. J'ai toujours peur de me réjouir avant l'heure. Rien n'est jamais gagné au théâtre tant que ça n'est pas joué. Le langage et le corps ont une mémoire incroyable ; un spectacle s'inscrit de manière très surprenante dans la mémoire de l'actrice. Il faut se méfier de soi, des automatismes, sinon on risque de faire un numéro ».

Après *Huis clos*, Marie-Christine Orry continuera sa route avec Michel Raskine, pour une pièce de Labiche, créée en mars prochain à Caen et qui sera reprise cet automne à l'Athénée. L'occasion de travailler encore avec « un fou furieux de l'imagination », dit-elle.

Exposition de photographies

Marie-Noëlle Kunart
(création)

Du 29 mars au 17 avril 1994
à Grammont.

Marie-Noëlle Kunart

Née en 1965 à Nîmes

Contact

97 chemin Bonne Brise
Téléphone : 66 36 16 86 ou 66 62 36 54

Formation

DNSEP en 1990 à l'Ecole des Beaux Arts de Nîmes

Expositions collectives

1989

Casa de Caridad, Barcelone
Bien arrivés, Ecole de Nîmes

1991

Mes de la Fotografia. Lima, Pérou
Les Ateliers de Septembre. Ecole de Nîmes

La fille bien gardée

D'Eugène Labiche

Mise en scène : Michel Raskine

Du 29 mars au 2 avril 1994

à Grammont

Mardi 29 mars à 20h45

Mercredi 30 et jeudi 31 mars à 19h00

Vendredi 1er et samedi 2 avril à 20h45

Durée : 1h30

Tarifs

Général : 105 francs

Réduit : 85 francs

Moins de 25 ans : 70 francs

Renseignements et location : 67 58 08 13

Du mardi au samedi de 13h00 à 18h00

Galerie du triangle - Niveau bas - Montpellier

Prochain spectacle

Fin de partie

De Samuel Beckett

Mise en scène : Charles Tordjman

Du 11 au 17 avril 1994 à Grammont

Autour du spectacle

Exposition de photographies

Marie-Noëlle Kunart (Création)

Du 29 mars au 2 avril 1994

Hall d'accueil du théâtre